

Le mari cède, comme toujours, et le journal n'est pas payé.

Aussi, de temps en temps, les infortunés journalistes canadiens se livrent-ils à de véritables jérémiades.

« On nous doit trois cent cinquante abonnements sur cinq cents, s'écriait dernièrement l'un d'eux. Si nos clients ne se décident pas à nous payer, ou tout au moins à nous donner un acompte, nous allons être forcés de faire une faillite dont toute la responsabilité pèsera sur la tête de nos trop *chers* souscripteurs. »

Un journaliste américain émettait récemment l'avis qu'il était impossible à un journal de contenter tout le monde... et surtout ses lecteurs.

Je m'en étais toujours un peu douté.

Les doléances de mon confrère d'outre-mer sont de celles qu'on ne saurait trop méditer : je me fais un devoir de les reproduire ici :

« Editer un journal est un travail très plaisant comme on peut le voir.

« S'il contient trop de politique, personne n'en veut ; s'il en contient trop peu, personne n'en veut. Si les caractères sont trop petits, on ne peut pas lire ; s'ils sont trop gros, on dit qu'il n'y a rien à lire. S'il publie des dépêches, on dit que ce sont des mensonges ; s'il n'en publie pas, on dit qu'il n'est pas sérieux et qu'on les supprime pour raison politique.

« S'il donne quelque « bon mot » on dit qu'il est fait par des têtes sans cervelles ; s'il n'en donne pas, on dit qu'il est fait par des pince-sans-rire.

« S'il publie quelques relations originales, on le blâme de ne pas donner quelque chose de plus sérieux ; s'il en donne, on trouve qu'il ne sait pas distraire et qu'il donne ce qu'on a déjà vu dans d'autres journaux.